

Composition de philosophie

- Épreuve écrite

Sujet : Toute conception de l'humain est-elle particulière ?

Pour cette épreuve, le programme est constitué d'un domaine et non d'une notion. Le domaine retenu pour cette année était « Les sciences humaines : homme, langage, société ». Le jury entendait cet intitulé, manifestement hétérogène dans ses deux moments, de telle sorte que le second circonscrivait son champ thématique proprement dit, tandis que le premier identifiait des ressources opératoires permettant d'interroger ce qui relevait du champ en question. Il n'était donc pas question de se préparer à traiter, pour elle-même, une question d'épistémologie des sciences humaines en général (pour autant que cela puisse avoir un sens), pas plus que de s'attendre à devoir traiter un sujet relevant d'une manière plus ou moins exclusive de l'une ou l'autre de ces sciences. L'épreuve était bien une épreuve de *philosophie*, qui devait porter sur la question de l'homme, notamment considéré comme un être de langage faisant société. Pour autant, il est évident depuis longtemps qu'aucune réflexion philosophique sur l'homme ne se peut plus mener dans l'ignorance totale des problèmes, des méthodes, des outils conceptuels et de certains développements majeurs produits par celles et ceux dont l'activité théorique relève de l'une ou l'autre des « sciences humaines ». Il s'agissait donc, comme d'habitude, de se préparer à traiter un sujet de philosophie en s'en donnant les moyens ; simplement, l'identité du domaine retenu cette année impliquait que parmi ces moyens figuraient aussi nécessairement des instruments théoriques forgés hors de l'atelier dont l'enseigne indiquait « Philosophie ». Cela n'empêchait toutefois en rien que ces outils, éventuellement relativement exogènes, il faudrait encore les utiliser *philosophiquement*, et donc les approprier à une réflexion qui, quant à elle, possède bien ses spécificités disciplinaires. Bref, il n'était pas question de faire autre chose que de la philosophie, mais d'en faire le mieux possible, c'est-à-dire, en l'occurrence, en s'appropriant ce qu'elle doit savoir, recevoir de champs disciplinaires connexes.

Le sujet proposé, « Toute conception de l'humain est-elle particulière ? », n'était certes pas aisé à manier, notamment parce qu'il articulait non pas un ou deux concepts, comme c'est souvent le cas, mais trois. Pour autant, il ne comportait aucune technicité dans sa formulation. Aussi le jury, tout en ayant conscience de la difficulté que les candidates et candidats pourraient devoir affronter dans le traitement du sujet, ne pensait-il pas qu'ils en rencontreraient dans sa compréhension. Il ne s'attendait notamment pas à lire de multiples copies construites sur une mécompréhension, voire sur un contresens concernant la question posée.

Ce fut pourtant une véritable surprise de constater la fréquence avec laquelle la question de la *particularité des conceptions* de l'humain a immédiatement été tournée en une interrogation sur la *conception de la particularité* de l'humain, qu'elle soit prise au sens spécifique de la différence anthropologique (l'identification de ce que l'espèce humaine a de particulier relativement aux autres espèces, et la détermination problématique d'un propre de l'homme) ou au sens d'une réflexion sur la consistance du singulier chez l'être humain (la nécessité ou non d'entériner la réalité chez les êtres humains d'une dimension irréductible aux traits généraux caractéristiques d'un tout, qu'il soit lui-même particulier ou non, et le problème de l'individualité de l'homme, c'est-à-dire ce que l'humanité impliquerait chez chacun d'irréductible à l'humain en général). Or si ces deux questions, celle de la particularité de l'humain par rapport au non-humain et celle de la particularité de chaque être humain par

rapport aux autres êtres humains, différent entre elles, elles se distinguent aussi et d'abord de celle qui était posée, quand bien même elles peuvent éventuellement être engagées par la réponse qu'on lui donne.

Aux yeux du jury, la seule explication d'une méprise aussi flagrante que fréquente est à chercher dans la manière que nombre de candidates et candidats ont eu d'aborder l'épreuve, et qu'il convient d'éviter avant et plus que tout : plutôt que de recevoir la question en commençant par se laisser questionner par elle, trop nombreux sont ceux qui, comptant se rassurer à mauvais compte, ont résolu de plaquer d'emblée sur elle des morceaux de cours ou de corrigés. La question d'une éventuelle, et assez clairement problématique, universalité de la particularité en matière de conceptions de l'humain, se voyait refermée avant d'être ouverte, pour être remplacée par celle du particulier de/chez l'humain. De longs développements sur le thème du propre de l'homme opposé à une mauvaise conscience du spécisme voire de l'anthropocentrisme, ou sur l'opposition entre holisme et individualisme méthodologiques en sociologie, servaient ainsi à éviter le sujet donné en déplaçant la question posée. Or ces stratégies d'évitement et de déplacement sont toujours celles qui payent le moins. À l'inverse, le jury saura toujours gré aux candidates et candidats de commencer par faire droit à la question dont il a jugé qu'elle se pose.

Faire droit à une question, c'est commencer par analyser les termes qui sont les siens. Il semble d'ailleurs que cette recommandation, faite dans les rapports précédents, ait été prise en compte. En effet, les copies qui se contentent de reprendre la question pour ensuite enchaîner les diverses réponses qui lui seront données au cours du développement étaient cette année plus rares. L'analyse en question ne saurait toutefois, comme on l'a vu trop souvent, consister en une juxtaposition de caractérisations grammaticales et lexicales, au demeurant souvent incertaines. Elle doit être conceptuelle et servir une problématisation du sujet.

En règle générale, l'analyse sera d'autant plus féconde qu'elle sera différentielle et pluralisante. Dire l'« humain » n'est pas dire l'« homme », l'adjectif substantivé renvoyant à une qualité avant de dénoter un étant, et désignant éventuellement une essence ou une substance seconde au sens d'Aristote, plutôt qu'une substance première, en même temps que son sens descriptif ou ontologique, opposé au non-humain, s'augmente d'un sens normatif ou moral, opposé à l'inhumain. De même, une « conception » signifie une représentation, certes déjà réfléchie, mais dont le statut théorique est relativement indéterminé, de sorte qu'elle peut éventuellement être distinguée du concept, ce qui vaut d'elle ne valant pas nécessairement de ce dernier ; le terme désigne en outre à la fois un processus et son résultat, et il est arrivé que la distinction entre son sens « statique » et son sens « dynamique » soit exploitée d'une façon très féconde. Une conception « particulière » peut l'être eu égard à la totalité de son objet (elle est alors partielle et non totale) ou bien eu égard à la totalité des sujets susceptibles de s'en faire une du même objet (elle est particulière et non pas universelle, voire non générale). Sur ce dernier point, on ne peut d'ailleurs que renouveler un regret déjà manifesté lors des sessions précédentes, concernant le fait que les copies témoignaient dans leur très grande majorité d'un manque total de connaissances logiques tout à fait basiques. Ce défaut s'avérait encore une fois regrettable, car il conduisait la plupart des candidates et candidats à considérer qu'une conception particulière s'oppose simplement à une conception générale. Ce n'est certes pas exclu, si l'on prend l'adjectif au sens courant. Mais quelques rudiments de logique suffisaient pour noter qu'une conception générale (partagée par « quelques » sujets, y compris s'il s'agit de la majorité d'entre eux) demeure une conception particulière, et que la question était fondamentalement celle de la possibilité, de fait ou de droit (« est » pouvait être pris en ces deux sens), d'un universalisme.

Identifier ces distinctions aurait permis à certaines copies de ne pas soutenir successivement, à quelques lignes d'intervalle, mais tout à fait contradictoirement, que chacun possède sa propre conception de l'humain, puis que toute conception de l'humain est propre à la culture dans laquelle elle naît. Si la tension entre la prétention à la généralité, voire à l'universalité,

d'une conception qui pourtant demeure particulière a souvent été relevée par les copies, d'autres ont cru devoir repérer une contradiction indépassable dans le fait de désigner comme particulière une conception qui fait pourtant usage de termes généraux (en l'occurrence : « l'humain »). Ce qui revient à dire que si l'on utilise une notion générique, on est nécessairement intégralement d'accord sur sa signification déterminée, etc. Ce qui a pu aussi conduire certaines copies à estimer, à l'inverse, qu'il n'y avait pas de conception possible de l'humain, parce que celui-ci est trop divers. Notons à cet égard que rares sont les copies à avoir posé la question de la validité des conceptions de l'humain, en guise de préliminaire à leur possible universalité.

Le souci de différenciation et de pluralisation des significations, moment constitutif de l'analyse du libellé, doit toutefois être commandé par la nécessité de déployer l'ampleur du sujet pris dans la singularité de sa formulation et de faire paraître le problème qu'il pose, tel qu'il s'entend. Il convient donc d'éviter de redoubler d'ingéniosité pour tordre le sujet, en prenant ses termes en un sens qu'ils n'ont manifestement pas dans l'énoncé. De toute évidence, entendre d'emblée la conception dont il s'agissait au sens de la formation et de l'engendrement d'un être, ou encore au sens de la fabrication planifiée d'une chose, était aussi artificiel que peu convaincant. De même, il n'était guère pertinent de spéculer longuement sur le génitif, dont il allait de soi qu'il devait d'abord être pris au sens objectif ; une chose était de noter que le génitif avait ici, nécessairement, un double sens, l'être humain étant, que nous sachions, le seul à se faire une conception de lui-même ; un pas de plus consistait à relever que ce double sens n'était peut-être pas sans conséquence, l'identité du sujet et de l'objet pouvant aussi bien indiquer une voie d'accès privilégiée que donner à suspecter une difficulté dans l'objectivation ou une tendance à l'auto-projection fermant toute réceptivité à l'altérité ; en revanche, il est certain que feindre un génitif exclusivement subjectif, conduisant à s'interroger sur les conceptions humaines en général et sans distinction d'objet, ne pouvait convaincre personne. C'est évidemment de la représentation que les êtres humains se font de ce qu'ils sont et doivent être comme tels qu'il était question, le sujet prenant acte d'une pluralité dont il s'agissait de se demander si elle peut, voire doit, être irréductible.

Ainsi menée, l'analyse du sujet pouvait conduire à identifier le ou les problèmes qu'il convenait de traiter pour y répondre, au lieu qu'un défaut d'analyse s'est trop souvent traduit par l'invention introductive de prétendues tensions parfaitement artificielles : la particularité des représentations de l'humain peut-elle être universelle sans contradiction ? Si cette particularité n'est pas seulement un fait, dont les raisons demandent à être identifiées, mais une nécessité, ne tient-elle pas à la « chose » même ? Mais alors, ne doit-il pas y avoir une conception universelle de cet humain (que le libellé du sujet assortissait bien d'un article défini singulier), qui soit susceptible de rendre compte de cette universalité introuvable ? Cette contradiction réfute-t-elle le particularisme, ou n'est-elle qu'apparente, invitant plutôt à déjouer un présupposé universaliste demeurant tacitement opératoire jusque dans son refus ? À partir de là, toutes les voies étaient ouvertes et chaque réflexion pouvait suivre son chemin propre. Encore fallait-il commencer par lui assurer un point de départ solide et radical. L'annonce du plan, si elle ne constitue certes pas un réquisit, facilite par ailleurs grandement la lecture de la copie, d'autant plus quand ledit plan n'est pas immédiatement lisible.

Ajoutons qu'il n'est pas interdit de faire précéder l'analyse du sujet par un moment initial d'« accroche ». Cette année, la « controverse de Valladolid » aura plusieurs fois joué ce rôle, ce qui pouvait être tout à fait pertinent. Encore fallait-il n'en pas avoir de souvenirs trop vagues, pour n'en pas écorcher l'orthographe, non plus qu'en déplacer l'objet : contrairement à ce que beaucoup semblent croire, l'enjeu n'était absolument pas de trancher la question de l'appartenance des Amérindiens concernés à l'humanité, puisque le sujet de leur conversion la supposait évidemment réglée. Le fait qu'une telle question ne se soit jamais posée pouvait d'ailleurs inviter à aborder le problème avec circonspection : que l'humanité d'un être humain ne soit jamais, comme telle, mise en doute pour son semblable, cela n'implique pas nécessairement que l'humanité déterminée du premier paraisse au second requérir un traitement identique à celui qu'il juge exigé par son humanité à lui. Il en allait de même avec

un autre cas historique souvent allégué, celui de la différenciation opérée par les anciens Grecs entre eux et les « barbares » : les premiers n'hésitaient assurément pas à attribuer l'humanité aux seconds, mais ils leur attribuaient une humanité à ce point autre qu'ils la jugeaient inaccomplie, cette différenciation et cette hiérarchisation ayant des conséquences pratiques notables. Dans le cas de la controverse de Valladolid, l'analyse aurait pu être plus fine encore : l'argument initialement avancé par Sepúlveda, à l'appui de la légitimité de l'appropriation des terres indigènes et de la conversion forcée des autochtones, était notamment que la pratique de sacrifices *humains* était chez eux la marque d'une *humanité* à ce point dégradée qu'elle rendait légitime, voire nécessaire, la soumission forcée ; Sepúlveda ne cesse donc de faire fonds sur un sens universel de l'humain, tout comme Las Casas, qui juge cependant qu'il convient d'amener les êtres humains concernés à se défaire eux-mêmes de leurs coutumes « inhumaines », plutôt que de leur infliger un traitement ... inhumain ; l'opposition théorique gît donc ailleurs, et notamment dans la *naturalisation* des particularismes qui distinguent différentes formes d'humanité, en même temps que dans la *qualification* des conduites inter-humaines. Voilà qui pouvait donner à penser, en effet, au début de la réflexion comme au cours de cette dernière.

On rappellera cependant que commencer une dissertation par une accroche n'a rien d'obligatoire, et que le pire est de rencontrer de multiples tentatives d'ouverture dépourvues de tout lien direct avec le sujet, manifestement préparées à l'avance et pour servir à toute force, quel que soit le sujet finalement proposé. Trop nombreuses sont les copies qui commencent par une anecdote, historique ou contemporaine, ou par une citation soigneusement apprise, qui ont probablement du rapport avec tel ou tel aspect du domaine au programme, mais aucun avec la question posée. On ne saurait insister sur ce que de telles stratégies ont de contre-productif : au lieu de capter l'attention et de susciter la bienveillance de la lectrice ou du lecteur, elles risquent, au mieux, de causer son agacement. Dans bon nombre de copies, de surcroît, ces accroches non pertinentes ont entraîné sur de fausses pistes, sans rapport avec le sujet.

Faire droit à une question, c'est en outre, bien évidemment, travailler constamment à y répondre. Face à un sujet interrogatif, les divers moments du développement doivent chacun conduire à une prise de position explicite, directement référée aux termes de la question posée, jusqu'à la défense d'une thèse propre dont la conclusion constituera l'assomption. Une véritable argumentation doit ainsi donner lieu à une réelle prise de position. Or c'est ce dont l'absence n'est que mal dissimulée dans les nombreuses copies qui semblent entièrement conçues dans le souci de parvenir à présenter pour finir un « juste milieu » obéissant à une logique de l'« en même temps » permettant le dépassement d'un « ou bien... ou bien... ». Que la dissertation soit un exercice éminemment scolaire ne signifie pas qu'elle soit une figure rhétorique passablement laborieuse et en dernière instance gratuite. On doit toujours y faire l'effort de *penser quelque chose de quelque chose*, en affrontant un problème réel pour, lorsque le sujet a la forme d'une question, produire une réponse réfléchie à cette dernière, qui soit fondée sur une argumentation solide et informée.

Parce que *quelque chose* de déterminé demande à être pensé, toute stratégie d'évitement par déplacement est une fois de plus à bannir. La même attitude qui a conduit un grand nombre de candidates et candidats à se méprendre sur le sens même de la question posée a, cette année encore, mené une part importante des copies à livrer de longs topos qui, plutôt que de risquer une quelconque réponse, se contentaient de resservir les plats, malheureusement aussi hors de propos que refroidis ou mal réchauffés. Dans tous les cas, il était bien trop visible que le sujet ne servait que de prétexte purement verbal pour reprendre des pans entiers du cours suivi pendant l'année, ou pour replacer un morceau du corrigé qui avait dès lors le double défaut non seulement de n'être pas une pensée en propre, mais surtout de n'être pas celui qui aurait correspondu à la question posée. Les correctrices et correcteurs pouvaient alors tromper leur agacement en s'amusant à induire, à partir de ces longs propos hors-sujets, l'intitulé de la partie du cours ou la formulation de la question qui les aurait, ou plutôt les avait,

réellement commandés. « Quelle est la spécificité des sciences humaines ? », « Sciences humaines et liberté », « L'objectivité des sciences humaines », « Le propre de l'homme », « Nature et culture », voire, pourquoi être trop étroit, « Homme, langage et société » furent ainsi les sujets réels traités dans un grand nombre de copies ; sujets tous assurément intéressants, et pleinement ancrés dans le domaine mis au programme, bien sûr, ce qui explique qu'ils aient été vus durant l'année ; sujets qui n'étaient toutefois pas celui que les candidates et candidats devaient prendre le risque, et la responsabilité, de traiter le jour de l'épreuve. Le rapport à la question du langage constituait ainsi parfois une bonne marque du partage entre deux types d'attitudes : tandis que certaines copies, qui ne pouvaient dès lors être notées au-dessus de la moyenne, se pressaient de répondre « Non, car il est évident pour tout être humain que tout homme est un être de langage », pour ensuite réciter tout un cours consacré à ce dernier (jusqu'à développer les analyses de Robert Brandom sur l'assertion, dont on avait peine à voir le rapport avec le sujet), d'autres, parfois excellentes, ont su se servir de la philosophie du langage pour analyser le libellé, le problématiser et le traiter (en convoquant par exemple la distinction entre essence réelle et essence nominale, ou en sachant mobiliser à bon escient l'opposition classique entre nominalisme et réalisme des universaux).

Penser quelque chose de ce qui demande à l'être, cela suppose donc en outre que l'on dispose des connaissances qui permettent d'informer, à tous les sens du terme, sa réflexion. Tout d'abord, une information factuelle précise, qui serve de matière à l'élaboration du propos, est toujours requise, mais cette nécessité est d'autant plus manifeste lorsque le domaine mis au programme est celui des « sciences humaines » et lorsque le sujet retenu concerne la diversité des représentations de l'humain : croire que les Iroquois vivent en Amazonie, évoquer en toute naïveté « Quand on a découvert l'Amérique », invoquer la controverse de Valladolid sans en rien savoir, voilà qui ne prédispose certes pas à traiter le sujet avec le recul, la finesse et la radicalité nécessaires ; de même, penser que le catholicisme est le christianisme, pour attribuer au second ce qui ne concerne que le premier, ou encore confondre trisomie et autisme lorsque l'on veut en tirer des conclusions sur la représentation de l'humain « normal », c'est ce qui garantit la grande fragilité des analyses. Parce que les exemples sont absolument nécessaires, non pour simplement illustrer une thèse mais, plus radicalement, pour donner lieu à réflexion et matière à analyse, il importe qu'ils soient précis et, s'ils sont factuels, avant tout exacts. Heureusement, un grand nombre de copies, qu'elles soient honorables ou excellentes, portaient cependant la marque d'un travail de préparation sérieux, qui avait permis l'acquisition de connaissances précises et solides, non seulement factuelles mais également théoriques. Certains travaux, parmi les meilleurs, pouvaient d'ailleurs allier l'aisance dans le maniement des questions philosophiques les plus classiques (nominalisme et réalisme, par exemple) et la maîtrise précise de certaines productions tout à fait contemporaines dans le champ des sciences humaines.

Car informer sa réflexion, c'est aussi lui donner la forme qui la rend à la fois rigoureuse et éclairante. Pour ce faire, il fallait pouvoir instruire son propre travail des questions, des concepts et des propositions produits par la tradition philosophique aussi bien que par celles et ceux dont les travaux relèvent de telle ou telle discipline appartenant au champ des sciences humaines. C'est ce qui requiert de lire, pour les connaître, et de travailler de près, pour se les approprier et pouvoir s'en servir en les faisant servir à sa propre pensée, un certain nombre de textes majeurs. C'est ce dont une partie importante des candidates et candidats au concours ont encore une fois cru pouvoir se dispenser. Cela s'est payé, au pire d'orthographe fantaisistes concernant les noms d'auteurs (« Lévi-Strauss » se sera prêté à de multiples variations, au gré desquelles on aura peine à identifier des invariants structurels), souvent d'une grande inventivité quant aux titres d'ouvrages (la palme revenant incontestablement, comme chaque année, au *Second Discours* de Rousseau, dont toute identification ou presque semble condamnée à être particulière, du « *Discours des fondements de la méthode* » au « *Discours sur les inégalités entre les hommes et les femmes* »), et régulièrement de très grandes approximations dans la restitution des analyses ou des thèses évoquées (Freud, en

particulier, aura beaucoup souffert, mais c'est la psychanalyse en général qui semble largement ignorée, y compris de celles et ceux qui se risquent à y faire référence).

À l'inverse, parce qu'il s'agit toujours de produire une véritable argumentation, il importe de ne pas réduire la dissertation à un travail d'exposition, qui consisterait dans une succession d'exposés doxographiques constituant une réserve de prétendus arguments d'autorité. Non seulement cela ne produit pas d'effets argumentatifs, mais c'est souvent contre-productif. Cette année, ce sont certaines des analyses de Philippe Descola qui auront le plus massivement donné lieu à un tel traitement. Très fréquemment, que ce soit d'une manière expéditive ou que cela donne lieu à de longs exposés quasi clos sur eux-mêmes, il aura été question des quatre ontologies possibles identifiées par l'auteur, afin de marquer la « particularité » de notre « naturalisme ». Malheureusement, ce n'est que très rarement que les analyses en question auront elles-mêmes donné lieu à une véritable utilisation et à une réflexion propre. Certaines restitutions relativement naïves frôlaient d'ailleurs l'auto-contradiction, en expliquant que la distinction nature/culture n'était manifestement pas naturelle, mais simplement culturelle, et que cela suffisait à la falsifier, ce qui témoignait d'un... « naturalisme » particulièrement grossier. Afin que les références évoquées soient réellement opératoires, il importe donc non pas seulement d'en prendre connaissance, mais de les inscrire dans un cadre conceptuel lui-même réfléchi. Pour le dire autrement, s'il fallait avoir lu de la philosophie et des sciences humaines, il fallait, dans les deux cas, l'avoir fait philosophiquement.

Si la dissertation doit ainsi être nourrie de connaissances solides et précises, tant positives que théoriques, celles-ci n'y ont toutefois qu'un rôle opératoire : il s'agit pour chacune et chacun de produire une prise de position propre sur le sujet proposé. Il convient dès lors d'apporter le plus grand soin aux moments « logiques » qui décident de la différence séparant l'exposé et la dissertation : prémisses, conséquences, transitions, c'est là que se juge la solidité de l'argumentation, parce que c'est là qu'elle impose sa nécessité. Ainsi le programme et le sujet de cette année ont-ils fait qu'un grand nombre de copies ont présenté un triptyque ou une trilogie, combinant, dans tous les ordres possibles, trois éléments : vérité ethnocentriste d'un universalisme apparent, absence de singularité véritable de conduites déterminées à un niveau de généralité sociale, invariants structurels diversement exprimés ; soit cannibalisme, suicide, prohibition de l'inceste ; ou encore, Montaigne, Durkheim, Lévi-Strauss. Or ce qui a fait la différence entre les copies construites sur ces matières, c'est le fait que ces éléments soient simplement présentés ou qu'ils soient véritablement agencés, réfléchis et questionnés. Dans le premier cas, on avait affaire à une combinaison, témoignant d'un travail de préparation sérieux, ce qui n'était certes pas rien et conduisait à obtenir une note parfois honorable. Dans le second cas, on rencontrait une argumentation solide et un questionnement authentiquement philosophique. Il n'en fallait pas davantage pour satisfaire pleinement aux exigences de l'épreuve.

Les copies ont été notées entre 0,5 et 20 (24 copies blanches sur les 4322 candidates et candidats présents – 91 absents). La moyenne de l'épreuve s'élève à 9,58, pour un écart type de 3,59, ce qui est parfaitement stable par rapport à l'année précédente. 31 % des copies ont obtenu entre 7 et 9. Notes supérieures ou égales à 10 : 50 %. Notes supérieures ou égales à 14 : 14 %. Notes supérieures ou égales à 16 : 5 %.

De part et d'autre de la moyenne, les copies se seront distribuées en trois catégories.

Les copies notées entre 0,5 et 4 sont celles qui ont été jugées franchement indigentes. Il s'agit de celles qui restaient totalement inchoatives (parfois à peine une page ou un début d'introduction) ou entièrement étrangères aux exigences de l'exercice (parfois consciemment et sur le mode de la revendication).

Ont obtenu entre 5 et 7 les travaux qui, sans être nuls ou vides, ont esquivé le sujet. Qu'il s'agisse d'une mauvaise compréhension de la question elle-même, ou de sa réduction à un prétexte à récitation hors de propos, c'est dans les deux cas la même attitude qui condamnait à l'échec.

Par différence, celles et ceux qui ont tenté de faire droit au sujet et de répondre à la question, en mobilisant les connaissances dont elles et ils disposaient, ne pouvaient, quand bien même la conceptualité était approximative et la logique argumentative fragile, que se voir attribuer une note plus proche de la moyenne.

Les dissertations notées entre 10 et 12 sont celles qui ont su prendre la question au sérieux et développer une réflexion informée pour y répondre, témoignant ainsi à la fois d'un réel travail de préparation et d'un souci de respecter les exigences qui sont celles d'un travail philosophique. Elles manquaient toutefois de radicalité dans l'analyse ou de réflexivité dans l'argumentation. Typiquement, soutenir pour finir que toute conception de l'humain est particulière parce que l'homme est comme tel indéterminé, sans réfléchir cette indétermination, originaire, constante ou ultime, comme le contenu d'un concept lui-même universel, témoignait de ces limites.

Les copies notées entre 14 et 15 sont celles qui ont été jugées vraiment bonnes, parce qu'à la maîtrise de l'exercice et au caractère substantiel des connaissances mobilisées, elles ont su ajouter ce qui manquait aux précédentes.

Les meilleurs travaux, qui ont valu à leur auteur ou autrice 16 et au-delà, sont ceux qui, non contents de répondre clairement et fortement à la question en affrontant explicitement les problèmes qu'elle posait, ont su s'interroger non pas seulement depuis le sujet, mais aussi à son propos ou sur les termes mêmes de la question. Qu'il s'agisse d'opérer des distinctions logiques précises (le particulier, le général, l'universel, le singulier, si souvent confondus ailleurs) ou de mettre en œuvre des outils issus de l'analyse philosophique du langage, cela produisait d'excellents résultats, en même temps qu'un grand plaisir de lecture, dont le jury s'est réjoui de pouvoir parfois l'éprouver.

On achèvera ces remarques par le désormais traditionnel appel à la correction formelle et à la lisibilité matérielle des copies. S'il n'est guère besoin d'explicitier la nécessité de la première (sinon pour signaler, parce qu'il s'agit d'erreurs qui se multiplient, qu'on ne dit pas « substituer une chose par une autre », mais « substituer une chose à une autre », et non pas « cela ne lui empêche pas » mais « cela ne l'empêche pas »), précisons encore une fois ce qui permet la seconde : il est recommandé d'utiliser une encre foncée, sinon noire, car la numérisation des copies accroît la difficulté de déchiffrer ce qui est écrit en bleu très clair. Afin de ne pas rendre plus difficile un labeur qui est souvent suffisamment fastidieux, il importe de soigner sa graphie, de ne pas multiplier les ratures, de systématiquement sauter une ligne et de marquer clairement le passage d'une section de la dissertation à une autre.